

Le trait

Sarah Rocheville

Numéro 1, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2230ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rocheville, S. (2003). Le trait. *Contre-jour*, (1), 65–68.

Le trait

Sarah Rocheville

Je suis né un soir de septembre dans la cité de Saïgon. Ma mère chantait à voix basse, derrière les panneaux de bois, de longues litanies, ce qui fit dire à mes tantes que ma venue apporterait calme et spiritualité dans la famille. Dans la pièce adjacente, les trois vieilles épouses de mon père, l'air faussement contrit, attendaient l'annonce d'une autre inutile naissance : celle d'une fille. Elles furent déçues, outrées peut-être. J'étais un garçon. Tout petit certes, la peau foncée et les yeux mal formés, mais mon membre minuscule conférait à l'événement un sens presque liturgique. Mon père, allongé à la taverne, avait désormais un fils. Il pouvait s'adresser à Dieu sans honte, il ajouterait un ruban rouge à sa natte lors des sorties à la pagode. Il leva son verre et s'endormit peu après la nouvelle. Ma mère s'était remise lentement de l'accouchement. Un fils lui permettait certains caprices. Elle exigea dès ce jour du citron en quartiers et quelques fleurs de lotus servies avec le thé. Elle commanda chez l'artisan une parure de bois laqué, assez large pour contenir sa masse de cheveux savamment tressés le long de sa nuque. On m'appela Phuong, ce qui signifie vent. C'est qu'à peine sorti du ventre chaud, une brise s'était formée autour de moi emportant mon regard flou. Je louchais et mon souffle tiède rythmait la maison de façon irrégulière. Je devins vite un enfant adoré, vénéré même, puisque j'avais les yeux étranges et sans pleurs. J'étais le fils premier, empereur des âmes féminines, craint des épouses vieillissantes de mon père.

Je n'étais pas beau, je le restai. Cette particularité m'a toujours servi. On ne me désirait pas, on me touchait peu, j'étais respecté. Je m'imposais naturellement, comme le mince trait de peinture noire encadrant les scènes de combats, sur les hauts parchemins qui ornaient la maison. Un contour discret, à distance égale de tous les tumultes, peint avec l'assurance que procure la circonscription d'un drame. Certes, j'étais ce contour qui donnait à mes sœurs, mes tantes et mes mères le loisir des émotions guerrières. Dès le matin, je me faufilais dans les recoins oubliés de la maison, je traversais les pièces aérées et les couloirs de papier en suivant du doigt les minces tiges d'ébène. Je retraçais, invisible, le cercle imparfait des choses qui chuchotaient entre elles. Jusqu'au soir, je marchais suivant un parcours précis. Dans la maison, entre les servantes et les cruches, puis au jardin, suivant le tracé des petits étangs et les morceaux de plâtre laissés à l'abandon. Plus tard, ce fut au milieu de la foule du grand marché, derrière l'unique cathédrale catholique de Saïgon où j'avais l'habitude d'aller, devant le bureau de poste des étrangers. Je traçais en marchant le contour inégal des femmes qui balayaient, voûtées, les rues souillées d'écorces de litchis, de journaux et de poux. Je regardais de près et je marchais patiemment autour de cela sans faire un détour. Tout au fond, j'étais sûr que chaque écorce, chaque femme vieillie par manque d'hommes et par les poux ne se doutait pas de la fermeté de mon regard trouble. J'étais né pour être empereur, les très vieilles épouses de mon père le prédisaient toujours. Mais ce qu'elles ne savaient pas, c'était que mon royaume s'agrandissait au fur et à mesure que les objets me laissaient les regarder. Je n'étais pas l'empereur des âmes, j'étais celui des kiosques de paille, des arrières-cours, des rizières vaporeuses, des criquets et bientôt, des cadavres revenant de la guerre.

Lorsque j'eus quatorze ans, mon père mourut, allongé à la taverne comme à son habitude. C'était la première fois que j'entrais de jour dans un lieu aussi sombre. Des ampoules rougeoyantes, des servantes maquillées au khôl. Je déambulais entre les corps allongés sur le côté, à demi conscients, dont les contours réapparaissaient au hasard des bouffées d'opium. Je ne reconnus pas tout de suite mon père mort depuis quelques heures. Il était affalé dans le petit salon lambrissé. Il avait payé le surplus nécessaire puisque déjà les pleureuses engagées par l'administration entamaient les lamentations. Il portait encore le ruban rouge de ma naissance, mais on l'avait roulé à son poignet, ses cheveux

étant devenus trop rares pour que le tissu froissé et sale les retienne. Mon père n'avait eu, après moi, que des filles. Après la troisième, née il y longtemps, il n'était plus revenu à la maison. Nous vivions bien, sans argent et sans homme. Les servantes, des cousines plus pauvres de la campagne, rapiécèrent tout le jour le linge blanc et fin, retaillé pour honorer la mémoire de mon père. On envoya des invitations jusqu'à Hanoï pour célébrer les funérailles. Je devais partir ce jour-là pour Phnom Penh, combattre les Khmers rouges. On avait déplacé le buffet dans l'entrée pour y allonger mon père. La famille élargie vint se recueillir et boire de la bière américaine. On avait beaucoup salé le porc pour que les invités se gavent plutôt avec le riz collant. Je dus retarder mon départ de quelques semaines. À l'épreuve militaire, on m'avait d'abord suggéré le combat en forêt puisque je n'étais bon à rien avec mes yeux. Il me fallait de nouveau passer un examen. Les officiers et le régime avait été remplacés depuis.

Lorsque je me rendis au poste du quartier Go Vap, on m'accueillit froidement. Mes yeux, encore. Peut-être aussi mon calme et mon irrésistible envie de regarder la table de métal, de m'absorber dans la dorure qui bordait le tableau d'Ho Chi Minh. Je voyais tout cela pour la première fois. Le papier brun qui servait aux dossiers, les ceintures de cuir. Rien n'avait ici l'odeur que j'avais associée à la guerre, sans doute à cause du lotus qui poussait jadis sous les dessins des grandes batailles de mon enfance. Que des hommes aux cheveux lustrés dont la raie était droite. Sur la table, une agrafeuse posée sur un socle de caoutchouc. L'usine qui fabriquait le matériau se situait à la sortie de la ville. Mes sœurs y travaillaient. Elles s'étaient achetées une motocyclette et un masque de plastique pour s'y rendre à tour de rôle le matin. Le socle de caoutchouc était posé à l'extrémité de la table. Sa forme ovale, un peu trop allongée, reprenait à peu de chose près le motif de l'étang qui stagnait à l'arrière-cour de notre maison. J'ai dû me lever discrètement pour voir si le socle touchait la pile d'enveloppes cartonnées. Je me concentrais sur les fourmis qui rompaient la continuité des lignes sur le bureau. Elles s'alignaient l'une derrière l'autre, formant continuellement de nouvelles figures à l'aide des objets disposés négligemment par les officiers. Peut-être était-ce pour cela, pour ces lignes brisées par le mouvement des fourmis, que l'on me retira le droit d'aller à la guerre. Je n'avais pas eu le temps de bien répondre au

formulaire. Une lentille ne corrigerait rien. Il paraissait évident que ma vision défaillante nuisait au Parti.

Lorsque je revins à la maison après mon échec à l'examen militaire, ma mère dut porter encore le deuil. Un fils que la guerre refuse ne lui permettait plus aucun privilège. Les fleurs de thé vinrent à manquer. J'entrai au monastère par manque de vision et par trop grande pauvreté. Mes sœurs venaient souvent me rendre visite dans la cour extérieure. Elles coiffaient leurs cheveux en chignons compliqués. On aurait dit des casse-têtes patiemment découpés. Lorsqu'elles se prosternaient, j'observais leur nuque et les fines mèches qui s'échappaient, presque invisibles, du casse-tête. J'entendais les cloches, je voyais les nuques. J'étais né pour cela. Voir le fil ténu qui s'illumine, reliant les cloches et les nuques, et aussi les visages des défuntes épouses de mon père. Je voyais tout cela. Et les fils, les contours et les visages, un soir de prière, se mirent à s'embrouiller dans mon regard. Les chignons remplissaient les cruches, les lignes se confondaient, les chemins longuement parcourus se croisaient. Alors pour la première fois, était-ce la ferveur de mes prières inlassables, je fermai enfin les yeux et au centre, je me vis.